LITTÉRATURE

LA FAMILLE DE BUEIL DANS L'ŒUVRE D'ALEXANDRE DUMAS

Philippe LARUS*

RÉSUMÉ :
Plusieurs membres de la famille de Bueil, dont l'académicien Racan, ont été mis en scène par Dumas dans certains de ses romans y compris dans le plus célèbre d'entre eux, *Les Trois Mousquetaires*. Après une rapide définition des différents niveaux d'intégration de personnages réels dans les fictions dumasiennes, l'étude situe chacun d'eux dans l'œuvre avant de présenter les éléments biographiques collectés à son propos. On découvrira plus particulièrement les vies de deux femmes, toutes deux cousines de Racan, Anne de Bueil, qui possédait le Château du Bois à Neuvy et Jacqueline de Bueil, comtesse de Moret, un temps favorite du roi Henri IV.

ABSTRACT:
Dumas introduced several members of the de Bueil family, including Racan, a member of the Academy, in some of his novels, as well as in the most famous of them, *The Three Musketeers*. After rapidly defining the various levels of the incorporation of real individuals in Dumas's fictions, this study situates each of these people in his work before communicating biographical elements about the character. In particular we will discover the lives of two women, cousins of Racan : Anne de Bueil, the owner of the Château du Bois in Neuvy and Jacqueline de Bueil, the Countess de Moret, who was for a time the mistress of Henri IV.

Alexandre Dumas (1802-1870) connaissait-il le petit village de Bueil, situé au nord de la Touraine, dans lequel la famille du même nom, décidant d'y implanter ses sépultures, a, au XIVe siècle, commencé l'édification de

* Professeur des écoles et Président de l'association Histoire et Patrimoine de Saint-Christophe-sur-le-Nais (37).

l'église collégiale qui fait aujourd'hui encore son renom ? Si la réponse à cette question est très probablement négative, il s'avère que Dumas a, parmi les 37 267 personnages qu'il a mis en scène, offert une « vie de papier » à quelques membres de cette famille.

Ces personnes, toutes contemporaines de Racan (1589-1670), se répartissent harmonieusement entre les deux branches principales de la famille. On trouve, dans la branche cadette des Bueil-Fontaine, Racan lui-même, sa cousine Anne de Bueil, son cousin par alliance Roger de Saint Lary, duc de Bellegarde, mari d'Anne de Bueil. La branche aînée des Bueil-Sancerre est représentée par Jacqueline de Bueil, son fils Antoine de Bueil-Bourbon, comte de Moret, et un autre de ses fils, le marquis de Vardes. Notre étude concerne cinq ouvrages écrits par Alexandre Dumas. Nous commencerons par la « Trilogie des Mousquetaires » *(Les Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après* et *Le Vicomte de Bragelonne*) et poursuivrons par deux romans bien moins connus, consacrés à Antoine de Bueil-Bourbon, *Le Comte de Moret* et *La Colombe*.

L'INTÉGRATION DES PERSONNAGES DANS LA FICTION DUMASIENNE

Les spécialistes ont défini chez Dumas trois types de personnages : les personnages réels, les personnages fictifs et les personnages semi-fictifs. Les personnages semi-fictifs sont des personnages « *historiques sans doute, mais si peu connus qu'ils sont malléables à volonté et peuvent être traités comme des êtres fictifs*. » (Simone Bertière, introduction aux *Trois Mousquetaires*, p. 16).

Nous distinguons pour notre part cinq niveaux d'intégration des personnages dans les romans de Dumas. La plus simple, l'intégration *minimale*, consiste à emprunter l'état civil (nom et prénom) d'une personne réelle et à le greffer sur un personnage sans fournir ni justification ni élément permettant d'identifier la personne-source. C'est le cas, dans *Les Trois Mousquetaires*, d'Anne de Bueil qui sert d'identité française à Milady de Winter, personnage composite semi-fictif. À l'inverse, Dumas peut s'intéresser à un personnage au point de lui consacrer un roman entier. C'est le cas d'Antoine de Bueil-Bourbon au sujet duquel il écrit Le *Comte de Moret*, le titre de noblesse du personnage devenant le titre de l'ouvrage. Nous qualifions ce type d'intégration de *complète*.

Entre ces deux pôles, l'intégration *minimale* et l'intégration *complète*, nous distinguons deux niveaux, l'intégration *circonstanciée* et l'intégration *développée*. Dans l'intégration *circonstanciée*, le personnage est évoqué au travers d'une anecdote qui permet de l'identifier sans ambiguïté. C'est le cas de Roger de Saint-Lary, (*Vingt ans après*, chapitre 37), ou de Jacqueline de Bueil dont Dumas rappelle le mariage « arrangé » pour cacher sa liaison avec Henri IV (*Le Comte de Moret*, chapitre 2 de la seconde partie). Dans l'intégration *développée*, le personnage, bien identifié, est mis en scène pendant quelques paragraphes ou quelques pages. C'est le cas de Racan qui apparaît à deux reprises dans *Le Comte de Moret*, au cinquième chapitre de la première partie et au douzième chapitre de la seconde partie. Se pose alors l'intéressante question des sources utilisées par Dumas pour restituer des anecdotes dont il n'est pas l'auteur.

Dumas pratique enfin, sans s'en apercevoir, l'intégration *par inadvertance*. Manquant de temps, d'intérêt ou de moyens, il ne cherche pas à connaître les ascendants de tous ses personnages et commet parfois des rapprochements hasardeux. On découvrira, plus avant dans cette étude, le lien de parenté qui unissait les personnes réelles ayant inspiré à Dumas les personnages de Milady de Winter et du Comte de Wardes.

Bien que représentée dans cette étude par seulement six personnes, la famille de Bueil décline l'éventail complet des différents niveaux d'intégration des personnages utilisés par Dumas dans ses romans. Elle est en cela révélatrice de son travail.

MILADY DE WINTER, ALIAS ANNE DE BUEIL

Rédigé en collaboration avec Auguste Maquet, *Les Trois Mousquetaires*, initialement publié en feuilleton dans le journal *Le Siècle* de mars à juillet 1844, représentent, avec leurs nombreux combats et rebondissements romanesques, l'exemple type du roman de cape et d'épée. Rappelons que l'histoire, qui débute « *dans le bourg de Meung, le premier lundi du mois d'avril 1625* », raconte les aventures d'un Gascon désargenté de 18 ans, d'Artagnan, monté à Paris faire carrière. Il se lie d'amitié avec Athos, Porthos et Aramis, mousquetaires du roi Louis XIII. Les quatre hommes vont s'opposer au premier ministre, le Cardinal de Richelieu et à ses agents, dont la belle et mystérieuse

Milady de Winter, pour sauver l'honneur de la reine de France, Anne d'Autriche.

Les personnages de d'Artagnan et de ses trois compagnons sont basés sur des personnes dont l'existence est avérée. Il s'agit respectivement de Charles de Batz de Castelmore d'Artagnan, d'Armand de Sillègue d'Athos d'Autevielle (Athos), d'Isaac de Portau (Porthos) et de Henri d'Aramitz (Aramis). Le personnage de Milady est, quant à lui, issu de la fusion entre un modèle réel, la Lady Carlisle des *Mémoires* de la Rochefoucauld, et un modèle fictif, la Miledi*** des pseudo-*Mémoires de Monsieur d'Artagnan*, de Courtilz de Sandras. Aventurière attachée aux services secrets du cardinal de Richelieu, Milady manœuvre par intrigues et assassinats. N'hésitant jamais à user de ses charmes, elle se cache sous de nombreuses identités.

Il faut attendre le chapitre 45, aux deux tiers du roman, après la célèbre affaire des ferrets de la reine, pour connaître le véritable nom de la belle espionne. « *Vous me croyiez mort, n'est-ce pas, comme je vous croyais morte ?* demande Athos à Milady au début du chapitre justement intitulé *Scène conjugale. Et ce nom d'Athos avait caché le comte de La Fère, comme le nom de Milady Clarick avait caché Anne de Bueil !* » L'heureuse surprise, suscitée par la découverte du nom de famille de Racan comme étant celui de Milady, doit être rapidement tempérée par quelques remarques : Dumas lui-même ne semble pas très sûr de l'identité de son personnage. Franco-anglaise, Milady s'appelle *Anne de Bueil* de ce côté-ci du Channel… mais *Charlotte Backson* quand elle se trouve à Londres ! Ensuite, pour ne rien arranger, le nom de *Bueil* varie selon les éditions. Milady, dans *Les Trois Mousquetaires*, s'appelle souvent *Anne de Breuil*.

ANNE DE BUEIL, LA « BONNE FÉE » DU POÈTE RACAN

Plusieurs Anne de Bueil, au moins trois, d'après le généalogiste et historien Pierre Robert, ont vécu à la même époque que Milady de Winter, à la jonction des XVIe et XVIIe siècles. À laquelle d'entre elles Dumas a t-il emprunté ses nom et prénom pour les donner à Milady ? Probablement à la plus célèbre, c'est-à-dire celle qui fut la cousine et la marraine de Racan.

Née en 1573, Anne possède en Touraine les châteaux du Bois (Neuvy) et de la Motte (Sonzay). Elle épouse en 1594 un des plus hauts dignitaires du

royaume, Roger de Saint-Lary, duc de Bellegarde. Grand écuyer de France, Roger de Saint-Lary est un proche du roi Henri IV dont il partage, dit-on, les frasques amoureuses. Une des cloches de l'église de Sonzay, fondue en 1629, détruite à la Révolution, avait pour parrain Roger de Saint-Lary et pour marraine Anne de Bueil, son épouse. Cette cloche, prénommée Anne, portait les écussons des seigneurs de Saint-Lary de Bellegarde.

Anne jouera, à plusieurs reprises, le rôle de « bonne fée » dans la vie de son cousin Racan, de seize ans son cadet. C'est elle qui le recueille, en 1603, quand, à treize ans, il se retrouve orphelin de père et de mère. Elle le conduit à Paris dans l'hôtel particulier de son mari, proche du Palais Royal, l'hôtel de Bellegarde. Grâce aux relations du duc, Racan est admis comme page de la Chambre du roi. C'est à l'hôtel de Bellegarde qu'il fait, en 1605, la rencontre décisive du poète Malherbe qui le forme à la poésie.

Anne de Bueil meurt à Neuvy, dans son château du Bois, le 1er octobre 1631. Veuve du duc de Bellegarde (selon Pierre Robert), ou séparée de son mari, « *exilé de l'autre côté de la France* », elle n'a en tout cas pas d'enfant. Elle laisse une fortune considérable, plus de 700 000 livres, dont les deux tiers reviennent à Racan ! Après avoir été recueilli par sa cousine dans les jours sombres de son enfance, c'est grâce à cet héritage providentiel que l'académicien peut financer la transformation de sa vieille maison forte de la Roche au Majeur sise à Saint-Pater, qui, par le talent du maître maçon Gabriel, va devenir le château de la Roche Racan.

Si Dumas ne donne aucun renseignement permettant d'identifier précisément la personne réelle à laquelle il a emprunté les prénom et nom d'Anne de Bueil pour l'identité française de Milady de Winter, l'un des personnages féminins les plus célèbres de son œuvre, un seul indice, bien maigre, permet d'étayer notre propos. C'est la mention de Roger de Saint-Lary, son mari, quelques centaines de pages plus loin, dans *Vingt ans après* (chapitre 37) et dans *Le Vicomte de Bragelonne* (chapitre 32) respectivement parus en 1845 et de 1848 à 1850. Dumas, bien sûr, ne fait pas de Roger de Saint-Lary le mari de Milady, mais il montre au lecteur attentif que les noms *Bueil* et *Saint-Lary* ont probablement été trouvés dans le même ouvrage. Le romancier, selon la belle expression de Simone Bertière, « cueillait » en effet dans ses lectures des noms de personnes réelles pour les glisser dans ses fictions et leur conférer du même coup un air d'authenticité historique.

LE PERSONNAGE DE WARDES DANS *LES TROIS MOUSQUETAIRES* OU L'IDENTITÉ USURPÉE

Le comte de Wardes, qui fait partie des fidèles de Richelieu, ne joue dans *Les Trois Mousquetaires* qu'un rôle secondaire. Il apparaît au vingtième chapitre, porteur d'un laissez-passer signé de la main du cardinal qui doit lui permettre de parvenir en Angleterre. Mais, à Calais, d'Artagnan lui cherche querelle, lui porte quatre coups d'épée et lui subtilise le précieux sésame. Après cette brève apparition, Wardes n'est plus présent dans le roman que sous les traits de d'Artagnan qui, non content de l'avoir blessé, va se faire passer pour lui !

Plus avant dans le roman, d'Artagnan apprend en effet que Milady est amoureuse de Wardes. D'Artagnan étant lui-même tombé amoureux de la belle espionne, ne trouve pas d'autre stratagème, pour la séduire, que d'emprunter l'identité du comte. Dans un premier temps, d'Artagnan écrit à Milady en imitant la signature de Wardes. Plus fort encore, et sans éprouver le moindre scrupule, il la rencontre ensuite, toujours sous l'identité de Wardes, au cours d'une scène nocturne dans le chapitre 35, malicieusement intitulé par Dumas *La nuit tous les chats sont gris*.

Mis en garde par Athos, d'Artagnan décide de ne plus revoir Milady sous l'identité de Wardes. Il répond par la négative à une invitation à une seconde entrevue. La situation se complique pour d'Artagnan qui, chapitre 36, déclare, sous sa véritable identité cette fois, sa flamme à Milady. Celle-ci lui demande de la venger de l'affront qu'elle a reçu de Wardes ! Pris à son propre piège, l'apprenti mousquetaire n'a pas d'autre issue que d'avouer à Milady, chapitre 37, qu'il s'est fait passer pour Wardes afin de la séduire. « *Le comte de Wardes de jeudi et le d'Artagnan d'aujourd'hui sont la même personne*. » La réaction de Milady est aussi rapide que tranchée : « *Ah ! misérable, dit-elle, tu m'as lâchement trahie (…) ! Tu mourras !* »

LE MARQUIS DE VARDES, FILS DE JACQUELINE DE BUEIL

Simone Bertière, dans le répertoire des personnages qu'elle a placé en fin de volume des *Trois Mousquetaires*, consacre une petite rubrique au comte de Wardes. Ce personnage aurait été inspiré à Dumas par un certain

François-René du Bec-Crepin, marquis de Vardes (1620-1688). S'il fait du marquis un comte, Dumas orthographie également son nom avec un «W» «*pour lui donner un air anglais*». Pour Simone Bertière, «*il est évident que Dumas a emprunté ce personnage au récit de Courtilz, sans se poser de question sur son identité.*»

La lecture de cette rubrique, pour qui connaît un peu la famille de Bueil, s'avère très intéressante puisqu'elle nous révèle que le comte de Wardes du roman de Dumas n'est autre que l'un des fils de Jacqueline de Bueil qui, après l'assassinat d'Henri IV (dont elle avait eu un fils en 1607, Antoine de Bueil-Bourbon), épousa en 1617 René du Bec-Crespin Grimaldy, marquis de Vardes. Ils eurent ensemble deux fils dont l'aîné, François-René, est devenu le Wardes de Dumas.

La manœuvre adoptée par d'Artagnan pour s'attirer les faveurs de Milady peut se résumer en une simple phrase : D'Artagnan, pour séduire une jeune femme dont le nom français est Anne de Bueil, se fait passer pour Wardes, dont la mère était, dans la réalité, Jacqueline de Bueil. On voit par là que, s'ils ne jouent pas un rôle de premier plan dans le roman, certains membres de la famille de Bueil sont cependant bien présents dans *Les Trois Mousquetaires*, aux confins de la fiction et de l'histoire, dans la relation ambiguë qui unit les deux personnages principaux. Il est remarquable que personne, à commencer par Dumas lui-même, ne se soit aperçu du lien de parenté existant entre Wardes et Milady (François-René du Bec et Anne de Bueil étaient cousins).

JACQUELINE DE BUEIL, COMTESSE DE MORET

Jacqueline de Bueil, née en 1588 au château de Courcillon (aujourd'hui sur la commune de Dissay-sous-Courcillon, département de la Sarthe), avait pour père Claude de Bueil, militaire plein de bravoure entièrement dévoué à Henri IV. Quatrième d'une fratrie de six, Jacqueline perd ses parents l'année de ses huit ans. Elle est recueillie et élevée par sa cousine Charlotte-Catherine de la Trémouille, princesse de Condé. Chacun s'accorde pour la trouver vive, spirituelle et fort agréable. Henri IV, lorsqu'il rend visite aux Condé ne manque pas de remarquer son charme. Jacqueline trouve dans le monarque, ancien ami de son père, un protecteur empressé qui «*abusa lâchement de son autorité*

sur sa pupille ». Tallemant des Réaux prétend que le roi la « *fit marchander* » à la princesse de Condé et que l'on s'accorda à 30 000 écus…

Pour sauver les apparences, Henri IV marie Jacqueline, âgée de seize ans, le 5 octobre 1604 au jeune Philippe de Harlay, seigneur de Césy et de Champvallon qui ferme les yeux « *afin de mieux se prêter au sourire de la fortune* ». Sans attendre, le roi octroie à la nouvelle mariée le titre de comtesse de Moret (aujourd'hui Moret-sur-Loing, Seine-et-Marne), le 29 du même mois. Le 9 mai 1607, Jacqueline met au monde un garçon auquel le roi son père ne rougit pas de donner le nom d'Antoine de Bourbon. Henri IV souhaitant légitimer l'enfant, Jacqueline de Bueil fait sans tarder invalider son mariage avec Césy de Champvallon. Antoine, « *vif et spirituel comme sa mère, brave comme son père* », porte également le titre de comte de Moret.

L'assassinat de Henri IV, le 14 mai 1610, marque un tournant dans la vie de Jacqueline. Choquée par la mort tragique du roi, elle rompt avec la vie de cour et ses mondanités pour se consacrer à la piété religieuse. Elle épouse cependant en 1617 René du Bec-Crespin Grimaldy, marquis de Vardes, dont elle aura deux fils. La fin de sa vie est marquée par des événements douloureux, notamment la perte de la vue. Malade, elle meurt empoisonnée au manoir de Vardes par suite d'une erreur de posologie de ses médicaments, le 8 octobre 1651, à l'âge de 63 ans. Elle est inhumée dans l'église de Moret où sa pierre tombale se trouve encore.

VINGT ANS APRÈS ET *LE VICOMTE DE BRAGELONNE*

S'il n'y a rien à dire ou presque de la présence de la famille de Bueil dans *Vingt ans après* (le nom français de Milady est cependant confirmé, sans ambiguïté orthographique cette fois, dans le chapitre 35), il faut à propos du Vicomte de Bragelonne, livre-fleuve dans lequel Dumas, comme à son habitude, mêle plusieurs intrigues dans le cours d'une même histoire, rapporter l'anecdote « *des plaisirs* ».

D'Artagnan, au chapitre 18, à la recherche de Porthos, se rend dans son château de Pierrefonds (aujourd'hui dans l'Oise). Porthos est absent, mais d'Artagnan prend le temps de discuter avec Mousqueton, son valet. La discussion porte sur les habitudes en cours au château de Pierrefonds. Porthos, par souci d'organisation, a eu l'idée d'instituer une rotation hebdomadaire « *des*

plaisirs ». Le jeudi, plaisirs olympiques (lutte, course, jet de disque). Le vendredi, plaisirs nobles et guerriers (chasse, dressage des chevaux et des faucons). Le samedi, plaisirs spirituels (observation des tableaux et statues du château). Le dimanche, bien évidemment, « *plaisirs religieux* ». Le lundi, plaisirs mondains (réceptions, musique, danse). Le mardi, plaisirs savants (astronomie). D'Artagnan demande alors à Mousqueton : « *Et le mercredi ? – Plaisirs champêtres, j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, Monsieur le chevalier : nous regardons les moutons et les chèvres de Monseigneur ; nous faisons danser les bergères avec des chalumeaux et des musettes, ainsi qu'il est écrit dans un livre que Monseigneur possède en sa bibliothèque et qu'on appelle Bergeries. L'auteur est mort, voilà un mois à peine. – M. Racan, peut-être ? fit d'Artagnan.* » Ainsi, nous confie Dumas, le bon Porthos, quand il ne courait pas les routes, utilisait une partie de sa retraite à mettre en scène la plus célèbre des œuvres de Racan !

LES DEUX VIES D'ANTOINE DE BUEIL-BOURBON, COMTE DE MORET

Comme nous l'avons expliqué dans le paragraphe consacré à Jacqueline de Bueil, Antoine, fils de Jacqueline et du roi Henri IV, est né au château de Moret le 9 mai 1607. Légitimé « de France » par lettres patentes données dans le courant de janvier 1608, il passa les premiers temps de sa vie à la « nursery » de Saint-Germain-en-Laye où la marquise de Montglat avait la charge de surveiller l'éducation des enfants du roi, légitimes ou non, avant d'être conduit à Pau où il passa une grande partie de son enfance.

Devenu adulte, Antoine fut inscrit par Louis XIII, dont il était le demi-frère, au collège de Bourbon dans le but d'entrer ensuite dans les ordres. Il fut également doté de plusieurs riches abbayes (Saint Étienne de Caen, Savigny d'Avranches, Signy en Champagne…). La vocation religieuse n'était cependant pas du goût d'Antoine qui profita beaucoup de la vie facile de la cour. Si le roi voulait faire de lui un homme d'église, Antoine n'avait rien de ce qu'il faut pour porter dignement l'habit ecclésiastique. « *Beau, bien fait, ambitieux, avide de gloire, tenant de son père, il ne rêvait qu'aventures.* »

L'aventure, funeste pour Antoine, se présente sous les traits de Gaston d'Orléans, dont il est également le demi-frère. Antoine, peut-être influencé

par son beau-père, le marquis de Vardes, prend en effet parti pour Gaston d'Orléans contre Louis XIII et conspire contre Richelieu qu'il veut faire exclure de son ministère. Le 12 août 1631, comme tous les partisans de Gaston d'Orléans, Antoine est déclaré criminel de lèse-majesté. Ses biens confisqués, il s'exile en Belgique en compagnie de sa mère, Jacqueline de Bueil, et de Vardes, son beau-père. Mais, très vite, Antoine quitte Bruxelles, rejoint le duc de Montmorency en France, et avec une armée réunie par le duc d'Orléans, s'avance vers le Languedoc où attendent deux armées royales commandées par les maréchaux de La Force et de Schomberg.

La rencontre avec les armées royales a lieu aux portes de Castelnaudary le 1er septembre 1632. La bataille s'engage sur un gué du Fresquel. Rapidement blessé, Montmorency est renversé sous son cheval pendant qu'Antoine, brûlant de se montrer en héros, reçoit du capitaine d'armes Bitran un coup de pistolet qui lui traverse le ventre. Le gros de l'armée rebelle, devant la chute de ses chefs, abandonne le champ de bataille sans s'être réellement engagé. Faisant volte- face, Gaston d'Orléans ne songe plus qu'à faire la paix avec Richelieu. Montmorency, capturé, transporté et jugé à Toulouse, sera décapité pour l'exemple.

L'existence officielle d'Antoine de Bueil-Bourbon se termine au soir de la bataille de Castelnaudary. Les historiens sont en effet divisés sur le fait de savoir si Antoine trouva ou non la mort à cette occasion. Malgré l'arrêt du parlement de Toulouse du 14 septembre 1632 mentionnant son décès, son corps n'a jamais été retrouvé. Entré en clandestinité, Antoine de Bueil aurait alors commencé, autant dans un souci de sécurité que par réelle conviction, une vie religieuse. Se faisant appeler « frère Jean-Baptiste », il entre, en 1632, à l'institut des ermites de la congrégation de Saint Jean Baptiste. Il reste vingt ans en Dauphiné avant d'être nommé visiteur général des ermites de plusieurs diocèses (Lyon, Vienne, Le Puy-en-Velay). Il voyage beaucoup de 1654 à 1676 pour finalement se fixer en Anjou. Ces multiples déplacements peuvent s'expliquer par le fait que, dans les foules attirées par le saint homme qu'il est devenu, se trouve toujours quelqu'un qui croit reconnaître en lui le comte de Moret disparu à la bataille de Castelnaudary. Refusant de répondre aux questions concernant ses origines, « frère Jean-Baptiste » préfère alors quitter les lieux.

Il a presque soixante-dix ans quand, en mai 1676, il s'installe au lieu-dit « Les Gardelles » sur la paroisse du Coudray (aujourd'hui commune du Coudray-Macouard, en Maine-et-Loire) sur un terrain en friche appartenant à

l'abbaye d'Asnières. Aidé de deux autres frères, Jean-Baptiste construit son ermitage ainsi qu'une chapelle qui sera bénie par l'évêque d'Angers le 8 juin 1680. Les gens du voisinage leur rendent visite en grand nombre. Jean-Baptiste meurt en 1691 sans avoir levé le voile sur ses origines. Inhumé dans la chapelle qu'il avait construite, son corps fut transféré en septembre 1738 dans le chœur de l'église du Coudray-Macouard, où il se trouve toujours. Sa dalle mortuaire porte la mention : « *Ci-gît Antoine de Bourbon, Comte de Moret, connu sous le nom de Frère Jean-Baptiste*. »

LE COMTE DE MORET, UN ROMAN D'ALEXANDRE DUMAS

On imagine sans peine l'intérêt que le personnage d'Antoine de Bueil-Bourbon, par sa naissance semi-royale comme par le mystère entourant la seconde partie de sa vie, a pu susciter chez Alexandre Dumas. Le romancier n'avait jusque-là qu'emprunté l'identité de membres de la famille de Bueil pour certains de ses personnages, sans vraiment s'intéresser à eux. Dans le cas d'Antoine de Bueil-Bourbon, la démarche est toute différente puisque c'est bien deux romans, chacun d'entre eux relatif à une des deux parties de sa vie, qu'il a consacrés au fils de Jacqueline de Bueil.

Dumas situe l'action du Comte de Moret (paru en feuilleton dans *Les Nouvelles* de Jules Noriac en 1865) entre 1628 et 1630 et, comme souvent, prend plaisir à mêler plusieurs intrigues au sein d'une même histoire. Le dernier quart du livre est consacré à la prise du Pas de Suze, dans le Piémont. Dumas fait jouer à Montmorency et à Moret (Antoine de Bueil-Bourbon) un rôle très important dans la réussite de cette entreprise qui, dans la réalité, eut lieu le 6 mars 1629. Montmorency et Moret travaillent de concert au plein succès de Richelieu et de Louis XIII. Dumas, dans le quatorzième chapitre de cette quatrième partie, fait cependant allusion, sans la nommer, à la trahison de Castelnaudary qui surviendra 24 mois plus tard. « *Le comte de Moret entra dans la redoute du côté opposé où était entré Montmorency, tous deux se rencontrèrent, se reconnurent et s'embrassèrent au milieu de l'ennemi. Puis, dans les bras l'un de l'autre, ils s'approchèrent des créneaux agitant en signe de victoire, l'un des drapeaux français qu'il avait le premier plantés sur la muraille de la demi-lune, l'autre, le drapeau savoyard qu'il avait conquis ; saluant Louis XIII et abaissant les deux étendards devant lui, ils crièrent*

ensemble : Vive le Roi ! C'était ce même cri à la bouche que, deux ans plus tard, tous deux devaient tomber.»

LA COLOMBE, UNE SUITE ANTÉRIEURE AU *COMTE DE MORET*

De nombreuses questions, soulevées par Dumas, restent sans réponse à la fin du *Comte de Moret*. La reine Anne d'Autriche va-t-elle réussir à séduire le comte de Moret (et par là-même susciter un doute quant à la légitimité de Louis XIV, bien qu'il ne naisse qu'en 1638) ? Le comte de Moret épousera-t-il Isabelle de Lautrec, sa fiancée ? Ces questions en suspens, laissant chez certains lecteurs un goût d'inachevé, Dumas y avait en partie répondu… dès 1850 soit 15 ans avant la parution du *Comte de Moret* !

C'est bien en 1850 que paraît La Colombe un roman de Dumas assez court, au regard de la taille moyenne de ses productions, dans lequel on retrouve Antoine de Bueil-Bourbon, le comte de Moret, et Isabelle de Lautrec. La particularité de ce roman réside dans le fait qu'il s'agit d'un roman épistolaire, constitué d'une trentaine de lettres, datées du 5 mai 1637 au 1er août 1638. Tel un pigeon voyageur, Iris, la colombe qui donne son nom au roman, transporte les lettres en faisant la navette entre les deux personnages distants de plusieurs dizaines de kilomètres. Les deux personnages se reconnaissent progressivement. «*Si vous n'êtes pas Antoine de Bourbon, comte de Moret, que l'on a dit tué à la bataille de Castelnaudary, qui êtes-vous donc ? Répondez, au nom du ciel, répondez !*» (Lettre 12, écrite par la femme, datée du 15 mai 1637.)

Dumas lève alors rapidement le voile. Oui, il s'agit du comte de Moret et de sa fiancée ! Les deux amoureux ont beaucoup à se dire, car ils sont séparés depuis près de cinq ans. L'événement déterminant de leur séparation est bien sûr la bataille de Castelnaudary. Isabelle raconte longuement à Antoine comment, au soir de la bataille, elle l'a vainement cherché. Elle retrouva bien son chapeau, Armand, son écuyer, quelques minutes avant qu'il ne décède, et même le capitaine Bitéran, l'officier qui tira sur Antoine un coup de mousquet, (et qui s'appelait «Bitran» dans la réalité), mais Antoine lui-même, point ! Dumas, jouant véritablement avec la «matière historique», s'en donne à cœur joie dans ce petit roman. N'a t-il pas déclaré, à propos du comte de Moret, qu'«*un personnage historique qui disparaît, sans que les historiens puissent dire où il va, devient nécessairement la propriété du romancier*» ?

RACAN DANS *LE COMTE DE MORET*

Dumas, pour rendre historiquement crédibles les romans qu'il situe au XVIIe siècle, peuple ses livres de personnages ayant vécu à cette époque. On a vu comment il a ainsi, consciemment ou non, emprunté l'identité de plusieurs membres de la famille de Bueil pour en doter des personnages de la trilogie des Mousquetaires comme des deux ouvrages ayant trait au comte de Moret. Comment Racan, de son vrai nom Honorat de Bueil, l'un des plus illustres membres de la famille, aurait-il pu échapper au processus de captation identitaire mis au point par Dumas ?

Racan apparaît une première fois au début du *Comte de Moret*, dans le cinquième chapitre de la première partie intitulé *Les habitudes de l'hôtel de Rambouillet*, salon dont il était effectivement un habitué. Dumas, sur deux pleines pages, trace son portrait, en mentionnant qu'il « *était marquis de la famille de Beuil et cousin de M. de Bellegarde* », et en forçant le trait sur sa légendaire étourderie.

Bien que de proche parenté avec le comte de Moret, ce que ne mentionne pas Dumas, Racan ne joue qu'un rôle très minime dans le roman du même nom. Ne servant en rien l'action, il est là comme indicateur d'une époque et d'un milieu, celui des salons littéraires parisiens. Racan est mis en scène une seconde et dernière fois dans le douzième chapitre de la seconde partie. Richelieu garde trois amis à déjeuner et se fait raconter les nouvelles du jour par l'un d'entre eux nommé Boisrobert. L'anecdote relatée par Boisrobert, futur académicien lui aussi, aux trois convives n'est pas très flatteuse pour Racan. « *Racan se réveille le premier. Il paraît qu'il avait à faire de bonne heure. Il se lève, prend les chausses d'Yvrande (son valet) pour son caleçon, les passe sans s'apercevoir de la méprise, met les siennes par-dessus, achève sa toilette et sort. Cinq minutes après, Yvrande veut se lever à son tour et ne trouve plus ses chausses. « Mordieu ! dit-il à Malherbe, il faut que ce soit ce maître distrait de Racan qui les ait prises ! » Et sur ce, Yvrande passe les chausses de Malherbe qui était encore au lit, et, malgré les cris de celui-ci, sort tout en courant pour rejoindre Racan qu'il aperçoit s'en allant gravement avec un derrière deux fois plus gros qu'il n'était convenable. Yvrande le rejoint et réclame son bien. « C'est par ma foi vrai et tu as raison », lui dit Racan. Et sans plus de façon, il s'assied, comme j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Eminence, à l'angle de la rue Saint Antoine et de la rue du Temple, à l'endroit*

le plus passant de Paris, ôte d'abord les chausses de dessus, puis celles de dessous, rend celles de dessous à Yvrande et repasse les siennes. Je suis arrivé dans ce moment-là et j'ai offert à Racan de lui payer à déjeuner. Il a refusé d'abord en disant qu'il ne s'était levé si matin que parce qu'il avait une affaire de la plus haute importance à terminer. Mais quand il a voulu se rappeler quelle affaire il avait à finir, il n'a jamais pu en venir à bout.»

Racan, personnage de roman ? C'est une bonne surprise. Ce n'est aussi que justice. Il eut été anormal que le disciple de Malherbe, animateur des salons parisiens et cofondateur de l'Académie française, ne figurât pas, même de façon modeste, dans la grande fresque du XVIIe siècle brossée par l'auteur du *Comte de Moret*. On peut cependant regretter que Dumas, s'appuyant sur une source unique, n'ait retenu que le côté comique du personnage.

TALLEMANT DES RÉAUX, CHRONIQUEUR DU « GRAND SIÈCLE »

Dumas, pour nourrir sa formidable production littéraire, avait besoin de nombreuses sources historiques. Simone Bertière, dans son introduction à *Vingt ans après*, dresse la longue liste des ouvrages très probablement utilisés par Dumas ou par Maquet, son collaborateur. Dans cette liste figurent en bonne place les *Historiettes* de Tallemant des Réaux.

C'est à l'hôtel de Rambouillet que Tallemant rencontre Racan. Les deux hommes se pratiquent, partagent la même vie mondaine et, d'une certaine façon, collaborent. Tallemant nourrit ses *Historiettes* de propos rapportés par Racan quand il n'emprunte pas, ici ou là, un extrait de ses *Mémoires*. De 1651 jusqu'à sa mort en 1692, Tallemant, comme Racan, partage son temps entre Paris et la Touraine. Il a acheté, à Chouzé (aujourd'hui Chouzé-sur-Loire, Indre-et-Loire), le château des Réaux auquel il doit son surnom de Tallemant « des Réaux ».

Racan faisant partie des figures de son époque, c'est tout naturellement que Tallemant le croque et insère son portrait, parmi ceux de Richelieu, Louis XIII ou Boisrobert, dans ses *Historiettes*, rapportant à son propos une quinzaine d'anecdotes qui ont presque toutes trait à sa distraction. Il est intéressant de voir comment, dans ce matériau littéraire abondant, Dumas a sélectionné quelques passages pour les inclure dans *Le comte de Moret*. La lecture de l'épisode des « chausses d'Yvrande », tel que le rapporte Tallemant en

français de l'époque, est édifiante sur la capacité de Dumas à tirer parti d'une situation pour en accroître l'effet, ici l'effet comique. Dumas ne se contente pas de recopier. Il aménage, il développe, il retape le texte. On peut, même dans l'examen d'un passage aussi court, en le comparant avec sa source, voir le génie à l'œuvre.

POUR CONCLURE

À la satisfaction d'avoir, à notre modeste mesure, « fait le tour de la question qui consistait à repérer les membres de la famille de Racan présents dans l'œuvre de l'auteur des *Trois Mousquetaires*) s'ajoute celle d'avoir relevé un point jusque là apparemment ignoré des spécialistes : la parenté entre Milady (Anne de Bueil) et son soupirant Wardes (fils de Jacqueline de Bueil, dans la réalité). On peut d'ailleurs souligner que Dumas ne semble pas avoir remarqué que Racan, le Comte de Moret et Anne de Bueil, pour ne citer qu'eux, étaient membres de la même famille. Comment en faire le reproche à celui qui a mis en scène tant de personnages, imaginé tant d'aventures ?

Un autre fait notable, mis en valeur par cette étude, nous semble à souligner : Jacqueline de Bueil, mère du comte de Moret comme du marquis de Vardes/comte de Wardes des *Trois Mousquetaires*, a la particularité rare d'avoir été la mère de deux hommes, demi-frères, mis en scène par Dumas dans ses écrits.

La renommée de Dumas demeure constante. Au cours de la période consacrée à ce travail, des émissions de radio ou de télévision, annonçant films ou publications, nous ont montré, s'il en était besoin, que l'aura de Dumas, en ce début de XXIe siècle, ne faiblit pas. Notre travail ne portant que sur cinq de ses innombrables de romans, nous ne saurions en conclusion que vous inviter à vous « aventurer » dans cette œuvre foisonnante pour, en plus du plaisir que procure la lecture de ces grandes épopées, y rencontrer peut-être au-delà de la famille de Bueil, d'autres personnalités locales.